

*Images verbales***Michel Leiris chez les Kirdis du Nord Cameroun***par Jean-Pierre Paulhac***« 3 janvier [1932]**

Dimanche. Le bureau de poste de Mora : sur le mur du fond, la grande ancre de l'infanterie de marine. Sur les deux battants de la porte d'entrée, affiches publicitaires pour la rente française.

A deux minutes près nous avons manqué le salut au drapeau.

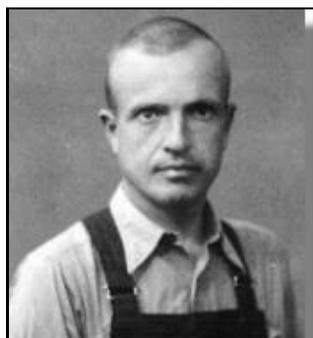
Vers le coucher du soleil, n'y tenant plus, nous sommes partis, Lutten et moi, à l'insu du lieutenant – qui persistait à déconseiller d'y aller – vers le village de la montagne. Les buveurs de pipi, hommes, femmes et enfants, nous y ont accueillis avec force hurlements. Tous brandissant des manches de lance, des tiges de mil ou des couteaux de jet. Tout le monde nu, les femmes avec des parures en bandelettes de cauris et parfois une clochette au côté droit ; toutes le front ceint d'une bandelette et le crâne impeccablement tondu. On danse, on salue en brandissant la lance, on souffle dans les trompes, on crie, on nous entoure. Quelques vieux font le geste de se couper la gorge. Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire, mais un grand type qui se trouve là et parle quelques mots de français parvient à faire l'interprète. Il s'agit d'un homme du village que quelqu'un d'un autre village a tué. Il faut une vengeance et l'on espère que les Européens voudront bien prêter main-forte au village lésé pour châtier l'autre village. Je fais dire qu'il faut, dès demain matin, que quelques hommes descendent au poste et expliquent l'affaire au lieutenant qui « punira, mettra en prison ceux qui ont mal fait ». Le discours se termine dans des acclamations. Mais quelques hommes reviennent à la charge et persistent à réclamer leur petit massacre. Je répète les mêmes paroles et ils semblent satisfaits.*

Grande distribution de poudre de riz. Femmes et hommes viennent s'en faire mettre par nous sur le visage. Comme nous avons soif, on nous apporte du pipi. Nous buvons : dolo, affreusement amer. Mais tout se passe dans l'enthousiasme. Lorsque nous redescendons, des femmes, venues à notre rencontre d'un autre quartier, s'agenouillent au bord du sentier escarpé. La houppette à poudre est promenée sur leur visage, puis sur celui de quelques hommes ; sa rondeur imite la forme d'une hostie.

Dans le quartier du bas, nous sommes noyés dans la foule. Je fais le geste de brandir une lance pour répondre aux saluts. De temps en temps, altercation entre deux hommes qui se bousculent. Mais ils sont rapidement pacifiés. Si nous n'étions pas là cela dégènerait peut-être en rixe.

Enfin nous redescendons, avec une petite escorte qui s'est formée d'elle-même en route ; nos guides sont des Mandaras du village de la plaine venus s'amuser à la fête des Kirdi. L'un d'eux – probablement parce qu'il est un ancien sujet allemand – marche devant moi et répète inlassablement, à chaque rugosité ou détour du chemin : « Achtung ! Achtung ! »

Il fait nuit close quand nous arrivons. Le browning que Griaule avait tenu à ce que Lutten emportât s'est révélé bien superflu. »



Michel Leiris vers 1930.

Michel Leiris, *L'Afrique fantôme*. Editions Gallimard, Collection « Tel », 1981 pp. 192-193. (Plusieurs éditions, chez Gallimard, de 1934 à 1996).

*NDR : Alcool de mil. Pour avoir vécu dans cette région du nord Cameroun, entre 1975 et 1977, je me souviens que ce breuvage était, à l'époque, appelé « bilbil », en dialecte local.

Escapade chez les buveurs de pipi

Ce qui est frappant dans ce texte, c'est la distance que l'auteur installe entre lui et ce qu'il décrit. Il se contente de promener un regard « objectif » qui nous informe par des annotations brèves, voire sèches, de ce qu'il voit. Nous sommes réellement dans une photographie, la plus neutre possible : utilisation de l'impersonnel « on », refus d'individualiser les personnages, désignés par un collectif anonyme « tous », « tout le monde » « quelques vieux ».

Leiris nous donne l'impression de quelqu'un qui ne peut se départir d'un certain ennui dont il cherche à s'évader dans la quête d'images fortes qui n'arrivent pourtant pas à l'émouvoir.

Ainsi, on comprend dans les premières lignes du texte que cette escapade vers la fête des Kirdis, « les buveurs de pipi », est une sortie secrète, déconseillée, sinon interdite, puisque « à l'insu » du lieutenant. Il y a chez l'auteur l'envie de découvrir un spectacle qui le sorte de la fadeur d'un quotidien qu'incarne la description assez sinistre du bureau de poste de Mora, au tout début du texte, et l'ironie soulagée d'avoir « manqué le salut au drapeau ».

Pourtant au milieu de cette fête un peu orgiaque, « tout le monde nu », « avec force hurlements », gesticulations, danses, on dirait l'auteur presque insensible, étranger à ce qui se passe, ne comprenant pas toute la signification du mouvement qu'il observe, hormis, peut-être, l'influence de l'alcool. Or, paradoxalement il s'improvise, au milieu de ce désordre, porte-parole raisonnable des lois et de l'administration coloniale rappelant à ce « grand type » qui lui parle de vengeance et l'appelle à soutenir son sanglant projet de représailles « qu'il faut que quelques hommes descendent au poste et expliquent l'affaire au lieutenant qui « punira et mettra en prison ceux qui ont mal fait ». Nos deux jeunes gens, Leiris et Lutten, deviennent donc les ambassadeurs de ce qu'ils ont voulu fuir.

Curieuse scène en vérité qui s'achève par « la distribution de poudre de riz » aux Kirdis fêtards, hommes et femmes, dans une espèce de cérémonie bizarre, presque eucharistique, où le *pipi* « dolo affreusement amer » tient lieu de vin, et la houpe à poudre, ronde, « imite la forme d'une hostie ».

La descente, vers Mora, ne manque pas non plus de piquant : bousculades et échauffourées d'une cohorte qui accompagne les deux hommes ; traces inattendues de la colonisation allemande dans la prévenance exagérée d'un « Mandara » auprès des Français, et, révélation finale, lourde de sens : « *Le browning que Griaule avait tenu à ce que Lutten emportât s'est révélé bien superflu.* »

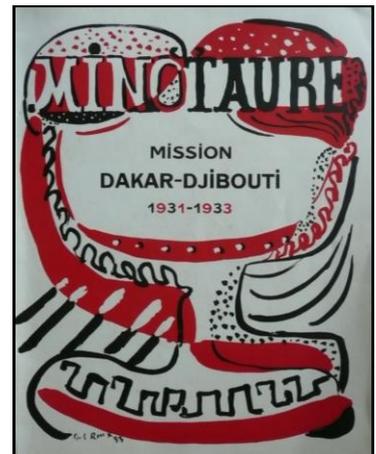
Cette escapade nocturne chez les buveurs de *pipi* nous laisse un sentiment étrange. L'auteur nous montre, bien sûr, l'Afrique : les précisions des descriptions de l'effervescence de cette foule donnent bien à voir cette scène. Mais nous y sommes comme étrangers. Même les gestes que Leiris accomplit dans cette scène, « brandir une lance pour répondre aux saluts », ne nous donnent pas l'impression de quelqu'un qui est en empathie, ou du moins en état de comprendre le sens de ce qu'il voit. C'est un regard, froid, strictement observateur, en cela il est très « photographique », dans l'attente de quelque chose qu'il n'arrive pas à discerner.

On ne peut évidemment s'empêcher de reconnaître ici la pertinence du titre, choisi par Leiris, après la rédaction de ses notes, au moment de la publication de l'ouvrage, en 1934 : *L'Afrique fantôme*. On sent bien que ce premier contact avec l'Afrique, plutôt que simple témoignage, n'a été en fait que le prétexte d'une quête de soi-même. Optique, donc, bien différente du périple de Gide, pourtant pratiquement contemporain de l'expédition Griaule. Aveu exprimé lucidement, par Leiris lui-même, dans sa préface de l'édition de 1981 : « *Déception qui, en quelque sorte, amenait l'égoïste que je n'avais pas cessé d'être à refuser, par le truchement d'un titre, la plénitude d'existence à cette Afrique, en laquelle j'avais trouvé beaucoup mais non la délivrance.* »

PETIT RAPPEL HISTORIQUE

Marcel Griaule, l'ethnologue, pionnier de la recherche française de terrain en Afrique, propose à Michel Leiris d'être son secrétaire archiviste pour la plus grande expédition française d'ethnographie du XX^e siècle, la mission Dakar-Djibouti qui se déroulera de mai 1931 à février 1933. C'est à l'issue de ce périple que Michel Leiris publiera *L'Afrique fantôme* en 1934.

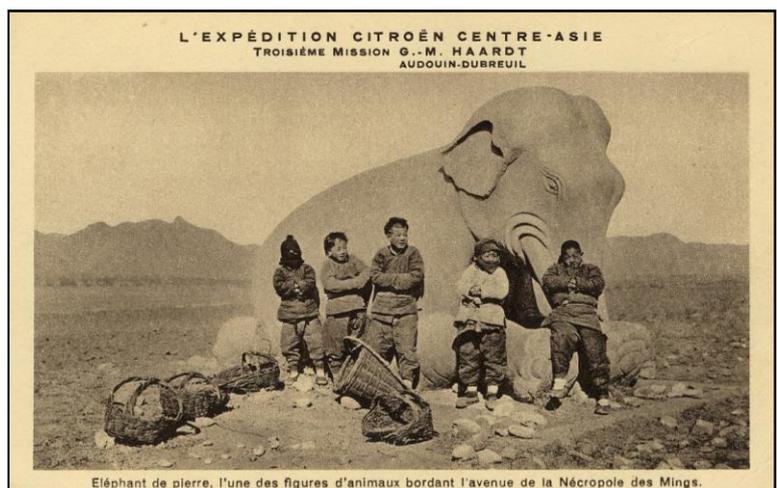
Cet ouvrage mettra un terme aux liens amicaux entre lui et Marcel Griaule. Michel Leiris plaidera désormais pour une ethnologie du réel qui prenne en compte les évolutions sociales de l'Afrique, notamment l'impact, loin d'être positif, de la colonisation, par rapport aux idées traditionnelles de Griaule qui insiste « sur le fait que les traditions régissent l'ordre social qui est fondé lui-même sur des mythes. Ces sociétés vouées à la répétition sont « froides » et hors de l'histoire. » (in article de Claude Ardit, « Journal des anthropologues » N°4 du 5 mai 2004, lu sur le site <http://www.michel-leiris.fr>) L'évolution politique de Leiris le conduira à mieux comprendre cette Afrique moderne, devenant même, dans les années soixante, un militant résolu des indépendances africaines.



La luxueuse revue Minotaure consacre son n°2 à la Mission Dakar-Djibouti (nombreux textes -dont Leiris- et illustrations) – Ed. Skira, Genève, juin 1933. Couverture illustrée de Roux.

Et pendant ce temps-là, en Chine...

...l'Expédition Citroën Centre-Asie (Troisième Mission Haardt – Audouin-Dubreuil), mieux connue sous le nom de **Croisière Jaune**, se dirigeait enfin, après bien des vicissitudes, vers son ultime étape : Pékin. Partis séparément en mars 1931, les deux groupes « Pamir » et « Chine » s'étaient regroupés le 23 octobre à Tocksoum. Fin décembre – début janvier ils traversaient le désert de Gobi avant d'atteindre le Fleuve Jaune. Après avoir admiré les tombeaux Ming ils arrivaient à Pékin le 12 février 1932, au terme d'une autre aventure technique, humaine et culturelle.



Deux des cartes postales officielles de l'expédition.

À gauche : *Mongols Ordos, fixés dans la grande boucle du Fleuve Jaune...* (mi-janvier 1932)

Ci-dessus : *Eléphant de pierre, l'une des figures d'animaux bordant l'avenue de la Nécropole des Mings.* (début février).

par Jean Michel Andrault